XIII

SUR UN PASSAGE ÉNIGMATIQUE DES *CONFESSIONS* DE SAINT AUGUSTIN (VIII, 2, 3) : HARPOCRATE ET ANUBIS

PAR P. COURCELLE
Professeur à la Sorbonne

SOMMAIRE. — *L'auteur examine les leçons manuscrites de ce passage et les diverses corrections d'éditeurs. La seule conjecture non dénuée de fondement, le* « porde Pelusiam » *du P. Vaccari, se révèle irrecevable. L'auteur propose, pour son compte, de corriger le* popiliosiam *des meilleurs manuscrits en* pupulos iam. *Augustin persiflerait ici l'engouement de la noblesse romaine pour les idoles d'Harpocrate, représenté comme un bébé au doigt sur la bouche. Cette figure servait de pendant, sur les monuments isiaques, à Anubis l'aboyeur, et avait fait l'objet d'une controverse entre Jamblique et Porphyre. La naissance d'Harpocrate, dieu de Péluse, était commémorée, semble-t-il, par la fête romaine des* Pelusia.

Au livre VIII des *Confessions*, Augustin décrit la conversion chrétienne du philosophe néo-platonicien Marius Victorinus, resté jusqu'à un âge avancé l'adepte des cultes idolâtres :

« ... usque ad illam aetatem uenerator idolorum sacrorumque sacrilegorum particeps, quibus tunc tota fere Romana nobilitas inflata spirabat † popiliosiam † et omnigenum deum monstra et Anubem latratorem, quae aliquando

Contra Neptunum et Venerem contraque Mineruam tela tenuerant[1] et a se uictis iam Roma supplicabat[2] ».

Les manuscrits, comme l'indiquent en dernier lieu les éditeurs

1. Virgile, *Énéide*, VIII, 698-700 :

> Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis
> contra Neptunum et Venerem contraque Mineruam
> tela tenent.

2. Augustin, *Confessions*, VIII, 2, 3, 23, éd. Labriolle, p. 178.

Knöll[1], Labriolle[2], Skutella[3] et Vega[4], dont j'ai pu compléter les données sur les *codices* de Paris, Angers et Dijon, fournissent les leçons suivantes pour le passage corrompu[5] :

popiliosiam	*EFHMOSBGVW* ; *Paris, B. N., lat.* 1916, s. XII ; 17409, s. XII (première main) ; *Dijon*, 162, s. XII.
popilisiam	*Laurentianus* (*San Marco*), *625*, s. XII.
popiliosetiam	*Paris, B. N., lat.* 1807, s. XIII.
popiliusiam	*D* ; *Paris, B. N., lat.* 1914, s. XI ; 1915, s. XI-XII.
popilius	*Paris, B. N., lat.* 1948, s. XIV.
populiusiam	*Paris, B. N., lat.* 1917, s. XII ; 1918, s. XII ; 15650, s. XIII ; 2375, s. XIV ; *Mazarine*, 589, s. XIV.
populiusyam	Q^2.
populiosiam	*P* ; *Angers*, 163, s. XI ; *Paris, Arsenal*, 249, s. XIII ; *Sainte Geneviève*, 1356, s. XIII ; *Mazarine*, 588, s. XV.
populuosiam	*Z*.
populosiam	*Paris, B. N., lat.* 13380, s. XII ; 18090, s. XII ; 2694, s. XIII ; *Mazarine*, 626, s. XIII.
populosetiam	*Paris, B. N., lat.* 17409 (en marge, d'une main du XVII^e s.).
populosa	*Paris, B. N., lat.* 1914, s. XI (en marge, d'une main contemporaine).
populiiam	*Paris, Arsenal*, 324, s. XIV.
populietiam	*Paris, Arsenal*, 478, s. XII.
populiqueiam	*G* ; *Dijon*, 139, s. XIII ; *Paris, B. N., lat.* 14293, s. XIII ; 15660, s. XV.
populiosirim	*B*.
pelusia	Q^1.
potitiosetiam	*Paris, B. N., lat.* 17409 (en marge, d'une main du XII^e s.).

1. P. Knöll, dans *C. S. E. L.*, t. XXXIII, Vienne, 1896, p. 173, 3.
2. P. de Labriolle, Paris, 3^e éd., 1944, p. 178.
3. M. Skutella, Leipzig, Teubner, 1934, p. 155.
4. A.-C. Vega, Madrid, 1946.
5. Le manuscrit de Paris, *Mazarine*, 617, s. XII, est amputé des livres VII-XIII ; le *Mazarineus*, 626, fol. 119 v°, col. *a*, omet cette phrase. Le *Parisinus*, *B. N., lat.* 1913, s. IX, est amputé, fol. 40 v°, des feuillets correspondant à ce passage ; le *B. N., lat.* 1750, s. IX, ne contient que les fragments des *Confessions* compilés par Eugippius ; le *B. N., lat.* 10770, s. XIV, est un recueil d'extraits des *Confessions*, mais ce passage n'y figure pas.

Les éditeurs et divers érudits ont proposé toutes sortes de corrections :

	populus etiam	Édition des théologiens de Louvain, Anvers, 1576.
	populo iam	Édition des Mauristes, Paris, 1679; éd. P. Knöll, *C. S. E. L.*, t. XXXIII.
	populos iam	Édition d'Oxford, 1838.
	prodigia iam	P. Knöll[1].
	populo Osirim	M. Ihm[2].
	porde Pelusiam	A. Vaccari[3].
(sperabat)	propitia sibi	S. Colombo[4].
	propolis iam	F. Skutella[5].
	populoniam	A.-C. Vega[6].
	propitia iam	Édition A.-C. Vega[7].

* * *

Comme on le voit, Knöll et le P. Vega ne se sont pas tenus eux-mêmes à leur propre conjecture, tant elle est hasardeuse. La correction *populo Osirim*, reproduite par Labriolle, repose sur un seul manuscrit du XI^e^ siècle et ne convient manifestement pas, car le culte d'Osiris n'a rien en soi de monstrueux[8]. La seule hypothèse qui ait rallié quelques suffrages[9], et qui mérite considération parce qu'elle repose sur un critère externe, est celle du P. Vaccari. Il argue d'un passage du commentaire de saint Jérôme sur Isaïe où se retrouve, cité dans un contexte analogue, le même vers de l'*Énéide* :

« *Facta sunt simulacra eorum bestiis et iumentis.* Non quo simu-

1. P. Knöll, *Zu den Confessiones des Augustinus*, dans *Serta Harteliana*, Vienne, 1896, p. 138-139, et éd. des *Confessions*, Leipzig, Teubner, 1898.

2. M. Ihm, *Zu Augustins Confessiones*, dans *Rheinisches Museum*, t. LI, 1896, p. 638.

3. A. Vaccari, *Un passo disperato nelle Confessioni di s. Agostino*, dans *Didaskaleion, n. s.*, t. II, 1924, 2, p. 3-9.

4. S. Colombo, *S. Agostino, Confessioni*, VIII, 2, dans *Didaskaleion, n. s.*, t. VII, 1929, 2, p. 17-22.

5. Éd. citée ci-dessus, p. 296, n. 3, avec renvoi à Augustin, *Civ. Dei*, VII, 26 : « Etiam a propolis unde turpiter uiuerent exigebant » ; je ne vois pas en quoi ce passage relatif aux Galles fonde la correction proposée par Skutella pour notre passage des *Confessions*.

6. A.-C. Vega, *En torno a un enigma de las Confesiones*, dans *Religion y cultura*, t. X, 1930, p. 260-265.

7. Ci-dessus, p. 296, n. 4.

8. Cf. D. de Bruyne, dans *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, t. I, 1921-1928, p. 199, n° 485 : « Le contexte exige le nom d'une divinité monstrueuse. »

9. *Ibid.*, et B. Capelle, *Ibid.*, t. II, 1929-1938, p. 73, n° 259.

lacra gentilium in praedam bestiarum et iumentorum exposita sint, sed quo religio nationum simulacra sint bestiarum et brutorum animantium, quae maxime in Aegypto diuino cultui consecrata sunt. De quibus Virgilius :

Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis[1].

Nam et pleraque oppida eorum ex bestiis et iumentis habent nomina : Κυνῶν a cane, Λέων a leone, Θμοῦις lingua Aegyptia ab hirco, Λύκων a lupo, ut taceam de formidoloso et horribili cepe et crepitu uentris inflati, quae Pelusiaca religio est[2]. »

Le vers de Virgile reparaît encore, sous la plume de Jérôme, à propos des cultes variés et monstrueux des Égyptiens[3].

Conclurons-nous donc avec le P. Vaccari qu'il faut adopter la leçon de Q^1, médiocre manuscrit du XI^e^ siècle, et l'interpréter par *porde Pelusiam*, étant donné le culte voué par les Égyptiens (et souvent tourné en dérision par les sceptiques, les comiques et les apologistes chrétiens) à la πορδή, c'est-à-dire aux vents intestinaux? Il est exact que ceux-ci paraissaient d'origine divine, comme toute espèce de bruits naturels, et redoutables vu la place que tiennent en ce pays les maladies dues aux fermentations ; on n'hésitait pas à y voir l'œuvre de démons malins, dont la présence se décèle, justement, à l'odeur nauséabonde ; par suite, les aliments susceptibles de produire ces fermentations étaient prohibés[4].

1. Virgile, *Énéide*, VIII, 698.

2. Jérôme, *In Isaiam*, XIII, 46, 1, *P. L.*, t. XXIV, 450 = Th. Hopfner, *Fontes historiae religionis Aegyptiacae*, Bonn, 1922-1924, p. 644, 7.

3. Jérôme, *In Ezechielem*, III, 8, 10, *P. L.*, t. XXV, 80 C : « Hoc in delubris fanisque gentilium hucusque perspicimus, quod omnia genera bestiarum adoret stulta religio. Vnde et Vergilius ait :

Omnigenumque deum monstra et latrator Anubis,

quasi non et illa sint monstra quae laudat :

Contra Neptunum et Venerem contraque Mineruam. »

Cf. aussi *Aduersus Iouinianum*, II, 7, *P. L.*, t. XXIII, 296 B = Hopfner, *Fontes*, p. 641, 37 : « Impelle, si uales, Pelusioten, ut manducet cepe ! Singulae pene in Aegypto ciuitates singulas bestias et monstra uenerantur : et quodcumque coluerint, hoc inuiolabile et sacrum putant. Vnde et urbes quoque apud eos ex animalium uocabulis nuncupantur : Leonto, Cyno, Lyco, Busyris, Thmuis quod interpretatur hircus. » Pour l'emploi du vers de Virgile par Augustin et Jérôme, je croirais volontiers, comme Vaccari, *art. cité*, p. 9, à une source commune, sans doute un apologiste (en tout cas, Jérôme n'est pas la source des *Confessions*, qui sont antérieures à ses deux commentaires ; cf. aussi Prudence, *Contra Symm.*, II, 532-535). Il s'agit d'ailleurs d'un lieu commun de rhétorique, car le païen Maxime de Madaure écrit à Augustin, *Epist.* XVI, 2, *C. S. E. L.*, t. XXXIV, 1, p. 38, 11 (à propos de la substitution du culte des martyrs à celui des Grands Dieux) : « Sed mihi hac tempestate propemodum uidetur bellum Actiacum rursus exortum, quo Aegyptia monstra in Romanorum deos audeant tela uibrare minime duratura. »

4. Vaccari devrait renvoyer à F. Zimmermann, *Die ägyptische Religion nach der Darstel-*

Il n'empêche que la correction du P. Vaccari reste fort téméraire. D'abord, comme on l'a déjà fait remarquer, la phrase ne peut se construire avec le nominatif *porde* ; il faudrait au moins l'accusatif *porden* ; mais *popiliosiam*, leçon de l'ensemble des plus anciens et meilleurs manuscrits, ne peut s'expliquer, paléographiquement, à partir de *porden Pelusiam*[1]. De plus, Augustin aurait-il inséré de la sorte un mot grec inintelligible pour ses lecteurs latins? Aurait-il osé pousser le réalisme jusqu'à parler du vent qu'exhale un ventre ballonné (« *inflata spirabat porden*[2] »)? Enfin, même si l'on adopte la leçon *Pelusiam*, comment *porden* se serait-il abrégé en *po* dans les manuscrits?

Dans l'hypothèse même du P. Vaccari, une correction autre que la sienne paraîtrait préférable. Le *popiliosiam* des manuscrits, relié à *et omnigenum deum monstra et Anubem latratorem*, doit indiquer un culte exotique non moins monstrueux que le culte rendu par les Égyptiens aux animaux. L'on peut songer aux végétaux honorés en Égypte et mis en relation avec la πορδή. Ces végétaux sont, outre l'oignon (*caepe*), l'ail et le poireau, que l'on considère comme espèces voisines[3].

Juvénal, dans sa *Satire XV* consacrée à décrire *qualia demens Aegyptos portenta colat*, s'en prend nommément au culte égyptien de l'oignon et du poireau[4]. Ces légumes sont énumérés aussi dans l'Écriture, parmi les nourritures d'Égypte que regrettèrent les

lung der Kirchenschriftsteller und die ägyptischen Denkmäler, dans *Studien zur Geschichte des Altertums*, t. V, Paderborn, 1912, p. 80-83 ; A. Jacoby, *Beiträge zur Geschichte der spät-ägyptischen Religion : Religio Pelusiaca*, dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXXIV, Paris, 1912, p. 9-15 (où l'on trouvera réunis quantité de textes) ; Th. Hopfner, *Griechisch-ägyptischer Offenbarungszauber*, t. I, Leipzig, 1921, p. 49, paragr. 208 ; p. 135, paragr. 531 ; p. 136, paragr. 532 ; celui-ci montre que ces plantes furent mises en rapport avec Seth-Typhon et considérées comme hostiles aux dieux lumineux.

1. Objections déjà formulées par Colombo, *art. cité*, p. 21.

2. Il emploie tout à fait couramment, dans les *Confessions*, *inflatus* et *turgidus* pour peindre une enflure orgueilleuse (par exemple, *Conf.*, VIII, 20, 26, 16, p. 170 : « inflabar scientia » ; VII, 9, 13, 6, p. 158 : « hominem inmanissimo tyfo turgidum ») ; cf. *Epist. ad Deogratias*, CII, 32, *C. S. E. L.*, t. XXXIV, 2, p. 572, 16 : « ... non iam in buccis creparet risus, sed typhus ».

3. Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XIX, 6, 33, 110, place son développement sur le poireau entre ceux sur l'oignon et l'ail, à cause de leur *cognatio*, et ajoute, éd. Janus, p. 174, 2 : « Laudatissimus in Aegypto, mox Ostiae atque Ariciae. »

4. Juvénal, *Sat.*, XV, 9 et suiv. :

> *Porrum* et caepe nefas uiolare et frangere morsu.
> O sanctas gentes, quibus haec nascuntur in hortis
> numina !

Juifs après leur exode[1]. Oignons et poireaux reparaissent encore dans la polémique de Prudence contre Symmaque[2]; dans le *Peristephanon*, le culte rendu aux poireaux (*porris*), à l'ail et à l'oignon est présenté comme le symbole même de l'absurdité du polythéisme païen[3].

En suivant donc la piste fournie par le P. Vaccari, l'on devrait logiquement aboutir à corriger *popiliosiam* en *porros iam*; ce *iam*, qui correspond, dans la phrase d'Augustin, au « *iam* Roma supplicabat », doit naturellement être conservé. Je vois cependant deux obstacles à cette nouvelle correction : du point de vue paléographique, elle ne serait admissible que si la langue latine présentait un diminutif de *porros*, ce qui n'est pas le cas au temps

1. *Vulgate*, *Nombres*, XI, 5 : « Recordamur piscium quos comedebamus in Aegypto gratis; in mentem nobis ueniunt cucumeres et pepones *porrique* et cepe et allia »; l'*Itala* traduit aussi : *porri*.

2. Prudence, *Contra Symmachum*, II, 865, éd. Lavarenne, Paris, 1948, p. 187 = Hopfner, *Fontes*, p. 611, 1 :

> Sunt qui quadriuiis breuioribus ire parati,
> uilia Niliacis uenerantur in hortis,
> *porrum* et caepe deos inponere nubibus ausi
> alliaque et senapin caeli super astra locare.
> Isis enim et Serapis et grandis Simia cauda
> et Crocodillus idem quod Iuno, Lauerna, Priapus :
> hos tu, Nile, colis, illos tu, Thybris, adoras.

L'éditeur adopte la correction *senapin* pour *Serapim*, d'après G. Meyer, *Prudentiana*, dans *Philologus*, t. LXXXVII, 1932, p. 349-352.

3. Prudence, *Peristephanon*, X, 258, dans *C. S. E. L.*, t. LXI, p. 380 = Hopfner, *Fontes*, p. 611, 24 :

> Crocodillus, ibis et canis cur displicent?
> Adpone *porris* religiosas arulas,
> uenerare acerbum caepe, mordax allium.
> Fuliginosi ture placantur Lares
> et respuuntur consecrata holuscula?
> Aut unde maior esse maiestas focis
> quam nata in hortis sarculatis creditur,
> si numen ollis, numen et *porris* inest?

L'absurdité du culte égyptien des végétaux et des animaux est alors un lieu commun de l'apologétique chrétienne; cf. Rufin, *Historia monachorum*, VII, *P. L.*, t. XXI, 413 C = Hopfner, *Fontes*, p. 624, 22 : « Canes enim et simias atque alia portenta uenerati sunt. Allia quoque et caepas et nonnulla olerum deos credebant... Canes etiam, ut supra diximus, et simias ac diuersa herbarum genera atque olerum colebant pro eo, quod occasionem sibi salutis per haec uenisse opinabantur temporibus Pharaonis »; *Recognitiones*, V, 20, *P. G.*, t. I, 1339 C = Hopfner, *Fontes*, p. 565, 10 : « (colendum tradidere)... quidam serpentem, piscem quoque et caepas et cloacas, crepitus uentris pro numinibus habendos esse docuerunt, et alia innumerabilia, quae pudet etiam nominare »; Sedulius, *Carmen Paschale*, I, 273, *C. S. E. L.*, t. X, p. 36 :

> Nonnulli uenerantur holus mollesque per hortos
> numina sicca rigant uerique hac arte uidentur
> transplantatorum cultores esse deorum.

de saint Augustin[1] ; d'autre part, le développement de Prudence ne va pas exactement dans le sens de la phrase des *Confessions*. Augustin s'en prend à l'engouement de la noblesse romaine pour les cultes égyptiens ; Prudence, au contraire, met Symmaque et ses pareils au défi de pousser l'absurdité jusqu'à honorer les poireaux comme font les Égyptiens. En dépit du texte de Jérôme, il faut abandonner, je crois, l'hypothèse du P. Vaccari.

* * *

Me sera-t-il permis d'ajouter une conjecture à toutes celles qui ont été tentées jusqu'ici, sans grand succès, semble-t-il? Je proposerai, pour ma part, de corriger *popiliosiam* en *pupulos iam*. Du point de vue paléographique, la confusion entre *ul* et *ili* est tout à fait normale, par exemple dans la semi-onciale du VI^e^ siècle, qui est l'écriture du plus ancien manuscrit des *Confessions* : le *Sessorianus*[2]. D'autre part, la tendance des copistes à altérer *pupulus* en *populus* est constante, chaque fois que *pupulus* apparaît dans un texte latin[3]. C'est que *pupulus* est un mot rare. Son emploi ne saurait pourtant surprendre chez Augustin qui affectionne les diminutifs, surtout à titre dérisoire[4].

1. Seul l'ancien français *porrel* autorise à conjecturer **porrellum* à très basse époque.

2. J'en ai fait l'épreuve sur le fac-similé publié par E.-A. Lowe, *Codices latini antiquiores*, t. IV, Oxford, 1947, n° 420.

3. En voici quatre exemples :

a) Catulle, LVI, 5, éd. Lafaye, Paris, 1922, p. 36 :

> Deprendi modo pupulum puellae
> trusantem.

Correction de Parthenius ; tous les manuscrits offrent : « populum ».

b) Varron, chez Nonius Marcellus, *De conpendiosa doctrina*, éd. Lindsay, p. 731, 5 : « oculis suppaetulis nigelli pupuli ».

Correction de Ribbeck ; tous les manuscrits portent : « populi ».

c) Sénèque, *Epist. ad Lucilium*, XII, 3, éd. Préchac, Paris, 1945, p. 40 : « At ille : « Non « cognoscis me, inquit. Ego sum Felicio, cui solebas sigillaria afferre ; ego sum Philositi « uilici filius, deliciolum tuum. » — « Perfecte, inquam, iste delirat : pupulus etiam deli- « cium meum factus est? »

Correction de Muret, imposée par le contexte (*sigillaria*), confirmée encore par B. Axelson, *Neue Senecastudien, textkritische Beiträge zu Senecas « epistulae morales »*, Lund, 1939, p. 163.

d) Arnobe, *Aduersus nationes*, VII, 8, dans *C. S. E. L.*, t. IV, p. 243, 1 : « Paruuli pusiones, ut animos pascant abstineantque ploratibus passerculos pupulos oculeos panes accipiunt. »

Correction antique à partir de « populos ».

4. C.-J. Balmus, *Étude sur le style de saint Augustin dans les « Confessions » et la « Cité de Dieu »*, Paris, 1930, p. 78-79 ; il n'hésite même pas à fabriquer *salsiusculus*, *Conf.*, VIII,

Mais que peut signifier ici *pupulos*, relié à *omnigenum deum monstra et Anubem latratorem*, donc désignant un culte égyptien connexe à celui d'Anubis l'aboyeur, et non moins absurde que lui? Si je ne me trompe, il s'agit du culte rendu à Harpocrate, le soleil levant, invoqué et représenté comme « un gros enfant en train de sucer son doigt[1] », assis sur une fleur de lotus ou la tête ornée de cette fleur. « C'est un fait très remarquable, écrit Cumont[2], que, parmi la multitude des déités honorées dans les nomes du royaume des Ptolémées, celles de l'entourage, ou, si l'on veut, du cycle d'Osiris, son épouse Isis, leur fils Harpocrate et leur fidèle serviteur Anubis soient les seules qui aient été vraiment adoptées par les populations helléniques. » Ce poupon ou cette poupée ont été reproduits à des milliers d'exemplaires : peintures murales, statues, bas-reliefs, lampes et vases, gemmes, monnaies, amulettes surtout[3]. Pline l'Ancien atteste que, de son temps, cette figurine se portait au doigt, en guise de bague[4]. Sur quantité de monuments isiaques, à Rome et ailleurs, le bébé Harpocrate, un doigt sur la bouche, est le pendant d'Anubis l'aboyeur (planche I, fig. 1-2)[5]. Tous deux sont, du reste, nommés ensemble par Ovide[6] et

3, 7, 20, p. 181. Sur la fréquence des diminutifs dans la langue familière et tardive, cf. F. T. Cooper, *Word formation in the roman sermo plebeius*, New-York, 1895, p. 164-195.

1. A. Erman, *La religion des Égyptiens*, Paris, 1937, p. 447 ; cf. Hopfner, *Plutarch über Isis*, t. I, p. 88.

2. F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, 4e éd., Paris, 1929, p. 73.

3. Voir, entre autres, G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate, Anubis, hors de l'Égypte*, dans *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, t. XXXIII, Paris, 1883, p. 259-261 et 282-331 ; Erman, *op. cit.*, fig. 41 et 165-166 ; C. Bonner, *Studies in magical amulets, chiefly graeco-aegyptian, University of Michigan studies*, t. XLIX, 1950, *s. u.* : *Harpocrates*, et pl. IX-X.

4. Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 3 (12), 41, éd. Mayhoff, Leipzig, 1897, p. 118, 20 = Hopfner, *Fontes*, p. 196, 35 : « Iam uero et Harpocraten statuasque Aegyptiorum numinum in digitis uiri quoque portare incipiunt. »

5. Ma fig. 1 est le n° 103 du catalogue des monuments isiaques dressé par Lafaye, *op. cit.*, p. 293 (= Stuart Jones, *Catalogue of the Museo Capitol.*, 1912, n° 12 et pl. 91). Même symétrie sur les monuments du catalogue de Lafaye, nos 102, 112, 168, 201, 216, 229, etc... On notera que ces monuments sont presque tous romains, ou au moins italiens. Cf. aussi *C. I. L.*, V, 2796, et C. Bonner, *op. cit.*, pl. IX-X, en particulier les fig. 194, 197, 200, 201, 202.

6. Ovide, *Metam.*, IX, 689 = Hopfner, *Fontes*, p. 152, 4 :

> ... cum qua latrator Anubis
> sanctaque Bubastis uariusque coloribus Apis
> quique premit uocem digitoque silentia suadet.

Sur Harpocrate, dieu du silence, cf. déjà Catulle, *Carm.*, LXXIV, 4 ; Varron, *De lingua latina*, V, 10 (= Hopfner, *Fontes*, p. 83, 5) ; O. Casel, *De philosophorum Graecorum silentio mystico*, dans *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten*, t. XVI, 2, Giessen, 1919, p. 90, et ci-dessous, p. 304, n. 4, et 305, n. 1.



Fig. 1. Autel isiaque : faces centrale et latérales
Rome, Musée du Capitole



Fig. 2. Amulette
C. Bonner, *Studies in magical amulets* pl. IX, fig. 197.

Planche I : Le bébé Harpocrate et Anubis l'aboyeur

maudits ensemble par Tertullien[1]. Leur rapprochement tient à ce que, dans les mystères, on représentait comment le bébé Harpocrate avait été retrouvé par sa mère Isis grâce aux aboiements d'Anubis[2].

Or, cette représentation d'Harpocrate scandalise de bons esprits, même parmi les païens : comment, demande Porphyre au prêtre égyptien Anébon, comment est-il possible d'adresser des prières à un être pareil[3]? A la suite de Plutarque[4] et de Clément d'Alexandrie[5], Jamblique fournit une interminable exégèse de

1. Tertullien, *Ad nationes*, I, 10, éd. Oehler, t. I, p. 326 = Hopfner, *Fontes*, p. 82, 38 : « Ceterum Serapem et Isidem et *Arpocraten et Anubem* prohibitos Capitolio Varro commemorat eorumque aras a senatu deiectas nonnisi per uim popularium restructas » ; *Apologeticum*, VI, 8, éd. Waltzing, p. 16 : « Serapidem et Isidem et *Arpocratem cum suo Cynocephalo* Capitolio prohibitos, id est curia deorum pulsos, Piso et Gabinius consules, non utique Christiani, euersis etiam aris eorum abdicauerunt, turpium et otiosarum superstitionum uitia cohibentes. His uos restitutis summam maiestatem contulistis ! » Cynocephalus n'est autre que le *latrator Anubis* ; cf. le commentaire de J. F. Waltzing, Paris, 1931, p. 57 ; *Thesaurus linguae latinae, s. u. Cynocephalus*. J. B. Carter, *Epitheta deorum, Supplement zu Roscher, Lexicon der Mythologie*, Leipzig, 1902, p. 12, omet cette épithète.

2. Minucius Felix, *Octauius*, XXII, 1, dans *C. S. E. L.*, t. II, p. 31, 12 : « Isis perditum filium cum Cynocephalo suo et caluis sacerdotibus luget, plangit, inquirit, et Isiaci miseri caedunt pectora et dolorem infelicissimae matris imitantur : mox inuento paruulo gaudet Isis, exultant sacerdotes, Cynocephalus inuentor gloriatur, nec desinunt annis omnibus uel perdere quod inueniunt uel inuenire quod perdunt. Nonne ridiculum est uel lugere quod colas uel colere quod lugeas? Haec tamen Aegyptia quondam nunc et sacra Romana sunt » ; Lactance, *Inst.*, I, 21, 20, dans *C. S. E. L.*, t. XIX, 1, p. 81, 24 : « Isidis Aegyptiae sacra sunt, quatenus filium paruulum uel perdiderit uel inuenerit. Nam primo sacerdotes eius deglabrato corpore pectora sua tundunt, lamentantur, sicut ipsa cum perdidit fecerat ; deinde puer producitur quasi inuentus et in laetitiam luctus ille mutatur » ; *Epitome*, XVIII (23), 6, *ibid.*, p. 689, 9 : « Isidis sacra nihil aliud ostendunt nisi quemadmodum filium paruum, qui dicitur Osiris, perdiderit et inuenerit. Nam primo sacerdotes ac ministri derasis omnibus membris tunsisque pectoribus plangunt, dolent, quaerunt, adfectum matris imitantes, postmodum puer per Cynocephalum inuenitur. Sic luctuosa sacra laetitia terminantur. » Il s'agit, en réalité, non de l' « invention » d'Osiris, comme a cru Lactance, mais de l' « invention » d'Harpocrate, calquée sur celle d'Osiris ; cf. les textes d'Hygin et de Cassiodore cités ci-dessous, p. 304, n. 4.

3. Porphyre, *Epist. ad Aneb.*, 32, éd. Parthey, Berlin, 1857, p. XL, 1 (*ap.* Eusèbe, *Praep. euang.*, V, 10, 6, *P. G.*, t. XXI, 341 D = Hopfner, *Fontes*, p. 473, 1) : « αὗται δὲ αἱ εὐχαὶ τίνα ἔχουσι λόγον, τὸν ἐξ ἰλύος ἀναφανέντα λέγουσαι, καὶ ἐπὶ τῷ λωτῷ καθήμενον καὶ ἐπὶ πλείου ναυτιλλόμενον καὶ καθ' ὥραν τὰς μορφὰς ἀμείβοντα καὶ κατὰ ζῴδιον μετασχηματιζόμενον ; »

4. Plutarque, *De Iside et Osiride*, 11, 355 B = Hopfner, *Fontes*, p. 225, 7 : « οὐδὲ τὸν ἥλιον ἐκ λωτοῦ νομίζουσι βρέφος ἀνίσχειν, ἀλλ' οὕτως ἀνατολὴν ἡλίου γράφουσι... » ; 32, 363 F = Hopfner, *Fontes*, p. 236, 12 : « ἐν Σάι γοῦν ἐν τῷ προπύλῳ τοῦ ἱεροῦ τῆς Ἀθηνᾶς ἦν γεγλυμμένον βρέφος... · τὸ μὲν γὰρ βρέφος γενέσεως σύμβολον. » *De Pythiae oraculis*, 12, 400 A = Hopfner, *Fontes*, p. 260, 25 : « Αἰγύπτιοι ἀρχὴν ἀνατολῆς παιδίον νεογνὸν γράφουσι ἐπὶ λωτῷ καθεζόμενον. » Cf. le commentaire de Th. Hopfner, *Plutarch über Isis und Osiris*, t. II, dans *Monographien des Archiv Orientalni*, t. IX, Prague, 1941, p. 95-97 (avec l'indication des prières au soleil-bébé), et *Fontes*, *s. u. pupulus*.

5. Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 7, 41, 4, éd. Stählin, dans *G. C. S.*, p. 354, 14 = Hopfner, *Fontes*, p. 371, 12 : « καὶ μὴν καὶ ἐν Διοσπόλει τῆς Αἰγύπτου ἐπὶ τοῦ ἱεροῦ καλουμένου πυλῶνος διατετύπωται παιδίον μὲν γενέσεως σύμβολον... »

cette figure ; il s'efforce, par là, de résoudre l'objection de Porphyre[1]. Dans les dernières décades du IVe siècle, Macrobe justifie également, pour ses lecteurs les sénateurs païens de Rome, cette représentation du soleil comme un *paruulus*, un *infans*[2]. Ceux-ci n'hésitent pas, jusqu'à l'année 394, à faire figurer Harpocrate, entre autres symboles isiaques, sur les monnaies qu'ils émettent en vue de leur propagande antichrétienne[3]. Le souvenir d'Harpocrate allait se perpétuer dans l'aristocratie romaine jusqu'au VIe siècle[4].

Remarquons qu'Augustin a lu de très près la *Lettre à Anébon*, et loue Porphyre d'y critiquer les cultes égyptiens[5] ; d'autre part,

1. Jamblique, *De mysteriis*, VII, 2, éd. Parthey, p. 251, 16 = Hopfner, *Fontes*, p. 502, 17 : « τὸ γὰρ ἐπὶ λωτῷ καθέζεσθαι ὑπεροχήν τε ὑπὲρ τὴν ὑλὴν αἰνίττεται μὴ ψαύουσαν μηδαμῶς τῆς ὑλύος καὶ ἡγεμονίαν νοερὰν καὶ ἐμπύριον ἐπιδείκνυται... » Cette très longue exégèse est traduite par Hopfner, *Plutarch über Isis*, t. II, p. 97.

2. Macrobe, *Saturnalia*, I, 18, 10, éd. Eyssenhardt, p. 106, 4 = Hopfner, *Fontes*, p. 596, 3 : « Hae autem aetatum diuersitates ad solem referuntur, ut *paruulus* uideatur hiemali solstitio, qualem Aegyptii proferunt ex adyto die certa, quod tunc breuissimo die uelut *paruus et infans* uideatur. »

3. A. Alföldi, *A festival of Isis in Rome under the christian emperors of the IVth century*, dans *Dissertationes Pannonicae*, II, 7, p. 20-22, 36, et pl. XIV, 1-29 ; il y a aussi quantité de monnaies analogues à l'effigie d'Anubis. Sur ces émissions monétaires du 3 janvier, à l'occasion de la fête des *uota publica*, et leur caractère de propagande païenne, cf. aussi A. Piganiol, *L'empire chrétien*, Paris, 1947, p. 224 et 235 ; Mlle E. Demougeot, *De l'unité à la division de l'empire romain*, thèse, Paris, 1951, p. 82. Alföldi, *op. cit.*, p. 42, n. 83, mentionne notre texte des *Confessions*, mais seulement à propos d'Anubis. Dans un autre ouvrage, *Die Kontorniaten, ein verkanntes Propaganda-Mittel der stadtröm. heidnischen Aristokratie in ihrem Kampfe gegen das christliche Kaisertum*, Budapest, 1943, Alföldi a montré que les symboles isiaques se retrouvent sur des contorniates jusque sous Valentinien III. Sur la vogue des mystères isiaques dans la seconde moitié du IVe siècle, voir encore le *Contra paganos* (*Anthol. lat.*, éd. Riese, t. I, 2e éd., p. 20 et suiv.), l'*Ad senatorem ex Christiana religione ad idolorum seruitutem conuersum*, v. 21-32 (*C. S. E. L.*, t. III, p. 303), les *Carm. XIX*, v. 98, 133, et *XXXII*, v. 117 et 127, de Paulin de Nole (*Ibid.*, t. XXX, 2, p. 122-123 et 333-334) et Ambroise, *Epist. ad Sabinum*, LVIII, 3, *P. L.*, t. XVI, 1179 A (à propos du froc de moine revêtu par Paulin de Nole) : « Et cum ipsi capita et supercilia radant, si quando Isidis suscipiunt sacra, si forte Christianus uir attentior sacrosanctae religioni uestem mutauerit, indignum facinus appellant? » Cf., en outre, F. Cumont, *op. cit.*, p. 76-79 ; H. Bloch, *A new document of the last pagan revival in the West*, dans *The Harvard theological review*, t. XXXVIII, 1945, p. 199-244 ; H. Stern, *Le calendrier de 354*, thèse, Paris, 1952.

4. Ausone, *Epist. ad Paulinum Nolanum*, XXIV (25), 27, dans *M. G. H.*, *Auct. ant.*, t. V, p. 188 = Hopfner, *Fontes*, p. 575, 25 :

> Te, uelut Oebaliis habites Amyclis
> aut tua Sigalion Aegyptius oscula signet,
> obnixum, Pauline, taces...

Cassiodore, *Variae*, V, 17, *ibid.*, t. XII, p. 153, 28 : « Hoc Isis rati prima suspendit cum per maria Harpocran filium suum audaci femina pietate perquireret. Ita dum materna caritas suum desiderium festinat explere, mundi uisa est ignota reserare. » (La source est Hygin, *Fabula CCLXXVII*, éd. Schmidt, p. 152 = Hopfner, *Fontes*, p. 349, 36 : « Velificia primum inuenit Isis. Nam dum quaerit Harpocratem filium suum, ratem uelificauit. »)

5. Augustin, *Civ. Dei*, X, 11 ; cf. J. Bidez, *Vie de Porphyre le philosophe néo-platonicien*,

il connaît parfaitement cette idole d'Harpocrate portant le doigt à ses lèvres[1] et celle d'Anubis à tête de chien[2], qui se voyaient, nous dit-il, dans presque tous les temples d'Isis. On ne s'étonnera donc pas qu'il raille ici la noblesse romaine de s'engouer pour les images d'Harpocrate *pupulus*, et qu'il blâme le néo-platonicien Victorinus d'avoir, comme Jamblique ou Macrobe, prétendu justifier en raison ces images et ce culte.

La correction *pupulos* n'est pas déplacée non plus dans le contexte plus large, relatif à l'âge réel et à l'âge spirituel de Victorinus lors de sa conversion :

« Habet enim magnam laudem gratiae tuae confitendam tibi, quemadmodum ille doctissimus *senex*..., usque ad illam aetatem uenerator idolorum sacrorumque sacrilegorum particeps, quibus tunc tota fere Romana nobilitas inflata spirabat *pupulos* iam et omnigenum deum monstra et Anubem latratorem..., non erubuerit esse *puer* Christi et *infans* fontis tui[3]... »

Comme Épiphane de Chypre[4], Augustin se gausse de voir un

dans *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philologie et lettres de l'Université de Gand*, t. XLIII, 1913, p. 80-87, et mes *Lettres grecques en Occident, de Macrobe à Cassiodore*, 2e éd., Paris, 1948, p. 173.

1. Augustin, *Civ. Dei*, XVIII, 5, éd. Dombart, t. II, p. 227, 32 : « Et quoniam fere in omnibus templis, ubi colebantur Isis et Serapis, erat etiam simulacrum, quod digito labiis impresso admonere uideretur, ut silentium fieret, hoc significare idem Varro existimat, ut homines eos fuisse taceretur »; cf. Damascius, *Vita Isidori*, éd. Asmus, Leipzig, 1911, p. 102 = Hopfner, *Fontes*, p. 691, 7.

2. Augustin, *Sermo* CXCVII, 1, *P. L.*, t. XXXVIII, 1022 : « Non est maior et superstitiosior idololatria quam Aegyptiorum : nam Aegyptus perfudit mundum figmentis talibus, qualia deinceps dicit Apostolus : cum dixisset : « in similitudinem imaginis corruptibilis « hominis » (*Rom.*, I, 23), addidit : « et uolucrum et quadrupedum et serpentium ». Numquid, fratres, in aliis templis uidistis simulacrum capite canino uel taurino caeterorumque animalium irrationabilium figmenta? »

3. Augustin, *Conf.*, VIII, 2, 3, 16, p. 178.

4. Épiphane de Chypre, *De fide*, XI, 3, éd. Holl., dans *G. C. S.*, t. III, p. 511, 14 = Hopfner, *Fontes*, p. 608, 18 : « Παρ' ἄλλοις δὲ ὅσοι, ὡς οἱ μὲν παρὰ τὸν Βουτικὸν ἢ αὐτὴν τὴν Βουτὼ τὴν πολίχνην, τὸν Ἁρποκράτην τιθηνοῦντες, οἱ γέροντες μὲν ἤδη εἰσὶ τὴν ἡλικίαν. οἱ πρὸς τῇ ἱερομηνίᾳ τὰς φαντασιώδεις τοῦ Ὥρου ἐνθουσιάσεις ἐπιτελεῖν ἐκ τοῦ δαίμονος ἀναγκαζόμενοι. Ἕκαστος δὲ τῶν πολιτῶν, καὶ πρεσβύτης ἤδη ὑπεράγαν ἅμα νεανίαις ὁμοτρόποις καὶ ἑτέραις ἤδηδὸν ἡλικίαις, ἱερεῖς τοῦ αὐτοῦ Ὥρου ὄντες καὶ Ἁρποκράτους, ἐπὶ τῆς κάρας ἐξυρημένοι, ἀναιδῶς τὸ δουλικὸν ὁμοῦ καὶ ἐπικατάρατον καὶ παιδαριώδες σῆμα φέροντες, ἀθύρμασί τε παρὰ τοῖς συνετοῖς τοῖς ἀπὸ τοῦ δαίμονος ἑαυτοὺς ἐκδεδωκότες, ἐμμανεῖς τε καὶ ἀφραίνοντες, γελοιώμενοί τε ἀσχέτως φέρονται, ἀθήραις τε καὶ σεμιδάλεσιν, ἄλλαις τε βαναυσοποιίαις πρῶτον μὲν τὰς ὄψεις χρίσαντες, εἶτα λέβητι ἀνακοχλάζοντι τὸ πρόσωπον ἐνθέντες, ἀπό τε τοῦ προσώπου δῆθεν ὑπὲρ θαύματος ἀπατηλῶς τὰ πλῆθη ἐξοιστρήσαντες, μεταδιδόασι τῇ χειρὶ ἀπὸ τοῦ προσώπου ἀπομαξάμενοι ἑκάστῳ τῶν αἰτησάντων, εἰς μετάληψιν ὑγείας τε καὶ ἄκους πόνων ἕνεκεν. » L'ironie des Pères à l'égard de l'enfant Harpocrate peut surprendre si l'on songe que, dès le IIIe siècle, l'image de l'Enfant-Jésus était honorée. Épiphane se moque très précisément du fait que ces vieillards portent le titre de « nour-

vieillard adorer le bébé Harpocrate ; les subtiles exégèses néo-platoniciennes relatives aux idoles-poupées du soleil-bébé ne sont qu'enfantillages ; mais le vieux Victorinus, pense-t-il, acquit enfin, par sa conversion à l'humilité chrétienne et par la réception du baptême, la véritable enfance spirituelle[1].

La leçon *Pelusia* de Q^1 semble pouvoir s'accorder avec ma correction *pupulos*, mais non au sens que lui attribuait le P. Vaccari. Car Harpocrate est le dieu de Péluse, comme l'a bien montré C. Bonner[2]. Il s'agit, je crois, des *Pelusia*, fête romaine du 20 mars, attestée à la fois par le *Chronographe de 354*, par le calendrier de Polemius Silvius[3], par l'*Histoire Auguste*[4] et par Jean Lydus[5]. A ce que nous apprend celui-ci, la fête tirait son nom (Πηλούσια) de la boue (πεπηλωμένος), hors de laquelle apparut un dieu qui annonça une crue du Nil, alors que les Égyptiens périssaient de faim du fait de la sécheresse. Or, Harpocrate apparaît en émergeant du limon[6] ; il tient une corne d'abondance[7] ; lors de sa fête, les célébrants s'enduisaient le visage de bouillie qu'ils distribuaient aux passants, sur leur demande, à titre de remède à leurs maux[8]. J'incline

rices d'Harpocrate » (τὸν Ἁρποκράτην τιθηνοῦντες) ; cf. Hopfner, *Plutarch, Ueber Isis und Osiris*, t. I, p. 90-91.

1. Cf. Augustin, *Conf.*, VIII, 2, 3, 12, p. 177 : « ... ut me exhortaretur ad humilitatem Christi sapientibus absconditam et reuelatam *paruulis*, Victorinum ipsum recordatus est... » ; VIII, 5, 10, 7, p. 184 : « scholam deserere maluit quam uerbum tuum, quo linguas *infantium* facis disertas » ; ces termes prennent toute leur valeur, du fait que Victorinus baptisé est un nouveau-né, un re-né, VIII, 2, 3, 31, p. 179 : « ut per baptismum *regeneraretur* ».

2. C. Bonner, *Harpocrates (Zeus Kasios) of Pelusium*, dans *Hesperia*, t. XV, 1946, p. 51-59.

3. Les deux textes sont édités et mis en regard l'un de l'autre par Mommsen, qui les commente, *C. I. L.*, t. I, 2e éd., p. 313.

4. *Scriptores historiae Augustae, Vita Marci Antonini philosophi*, XXIII, 8, éd. Peter, t. I, p. 68, 17 : « Sacra Serapidis a uulgaritate Pelusiae summouit » ; G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, Munich, 1902, p. 296, conteste l'interprétation que proposait Mommsen pour cette phrase ; cf. aussi O. Th. Schulz, *Vulgaritas Pelusii*, dans *Klio*, t. VIII, 1908, p. 263-265, critiqué par U. Wilcken, *Zur Geschichte Pelusiums*, *Ibid.*, t. IX, 1909, p. 131-134 ; je comprends, pour ma part, que Marc-Aurèle a pris des mesures en vue d'éviter que la fête des *Serapia* n'imitât le caractère populaire des *Pelusia*.

5. Jean Lydus, *De mensibus*, IV, 57, éd. Wünsch, p. 112, 18 = Hopfner, *Fontes*, p. 699, 14 : « Πρὸ δεκατεσσάρων Καλενδῶν Ἀπριλίων ἑορτὴ παρὰ Ῥωμαίοις τιμωμένη οὐχ ὡς Ῥωμαϊκή, ἀλλ' ὡς μεγίστην παρ' Αἰγυπτίοις ἔχουσα τιμὴν δι' αἰτίαν τοιαύτην· τοῦ Νείλου τὴν ἐτήσιον ἐπίδοσιν τῶν ὑδάτων ἀρνουμένου ποτὲ καὶ ταύτῃ τῶν Αἰγυπτίων ἀπολλυμένων, δαίμων τις ἀγαθὸς εἰς ἄνθρωπον φανεὶς ὅλον τὸ σῶμα πεπηλωμένος, ἐξεβόα τοῖς Αἰγυπτίοις ἀναβλύσαι τὸν Νεῖλον, καὶ αὐτὸν ἐμπεσεῖν τοῖς ὕδασι· τῶν δὲ ἀπιστησάντων, ἔργῳ δὲ ταλαιπωρηθέντων εὑρόντων ἑορτὴ παρ' αὐτοῖς τε καὶ παρὰ τοῖς Ἕλλησι ὠρίσθη λεγομένη Πηλούσιον. »

6. Textes cités ci-dessus, p. 303, n. 3, et 304, n. 1.

7. Voir planche I, fig. 1 ; cette représentation est habituelle.

8. Voir la fin du texte cité ci-dessus, p. 305, n. 4. Cet usage de Boutô, ville de Basse-

à croire que les *Pelusia*, fête romaine d'origine égyptienne, commémoraient l'apparition d'Harpocrate hors du limon du Nil[1]; la leçon *Pelusia* de Q^1 serait alors le vestige d'une glose expliquant *spirabat pupulos iam*, qui se serait substituée au texte.

Pierre COURCELLE.

XIV

AU THÉÂTRE DE LEPTIS MAGNA

LE PROCONSULAT DE LOLLIANUS AVITUS ET LA DATE DE L'*APOLOGIE* D'APULÉE

PAR J. GUEY

Maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon

SOMMAIRE. — *Le rapprochement de trois inscriptions du théâtre de Leptis Magna donne lieu de penser que le proconsulat de Lollianus Avitus est sans doute de 157-158 (au lieu de 159-160, W. Hüttl, P. Lambrechts). L'*Apologie *d'Apulée, prononcée sous le successeur immédiat de Lollianus, aurait ainsi des chances d'être de l'hiver 158-159. — Occasionnellement, proposition d'une acception nouvelle pour les mots* proscaenium *et* lacuna.

L'*Apologie* d'Apulée, le *Pro se de magia liber*, a été prononcée, comme on sait, sous le proconsulat et en présence de Claudius Maximus[2], venu tenir ses assises à Sabratha, dans la basilique

Égypte, a dû passer à Rome en même temps que la fête elle-même. Le grand nombre d'amulettes à l'effigie d'Harpocrate peut être en rapport avec le fait qu'il guérissait la maladie de Péluse, les vents intestinaux; car les amulettes servent souvent à guérir les maux de ventre, comme l'a montré C. Bonner, *Studies in magical amulets*, p. 62-66. On voit que ma correction conjecturale de ce passage des *Confessions* ne contredit pas totalement celle du P. Vaccari.

1. A cause des mots de Lydus : « ἐμπεσεῖν τοῖς ὕδασι », Hopfner, *op. cit.*, t. I, p. 77, identifie le ὄαίμων en question avec Dictys-Maneros-Ioudaios, qui s'est noyé. Mais Harpocrate aussi a été noyé, de l'aveu même de Hopfner, *Ibid.*, p. 90. Il a pu y avoir contamination de diverses légendes relatives à Péluse.

2. *Apol.*, *passim*, *e. g.*, I, 1 ; XCV, 5 et 7 ; XCVI, 6. Du texte même, « il ne résulte qu'une chose, c'est que le procès eut lieu sous Antonin, donc entre 138 et 161 », d'après *Apol.*, LXXXV, 2, *ante has imperatoris Pii statuas*. Les fouilles récentes paraissent illustrer ce texte : de belles statues impériales, surtout d'époque flavienne (la plus récente, une Julia Domna (?), d'époque sévérienne), ont été trouvées par M. Caputo dans l'exèdre au sud de la basilique, exèdre qui appartient à la première « époque » du monument, de type alors « vitruvien » ; cf. G. Caputo, dans *Reports and Monographs of the Department of Antiquities*